Document generated on 04/25/2024 10:57 a.m.

Voix et Images

# *Un génocide en douce*, de P. Vadeboncoeur : un discours crépusculaire

André Belleau

Volume 3, Number 1, septembre 1977

Nicole Brossard

URI: https://id.erudit.org/iderudit/200097ar
DOI: https://doi.org/10.7202/200097ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (print)
1705-933X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Belleau, A. (1977). Review of [*Un génocide en douce*, de P. Vadeboncoeur : un discours crépusculaire]. *Voix et Images*, *3*(1), 154–156. https://doi.org/10.7202/200097ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université du Québec, 1977

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# *Un génocide en douce,* de P. Vadeboncoeur: un discours crépusculaire

Pourquoi serait-on pamphlétaire? La question a quelque pertinence dans la mesure où un auteur désireux de s'en prendre avec force à quelque chose ne choisit pas nécessairement un certain discours nommé pamphlet ou diatribe. Se peut-il qu'être pamphlétaire, cela consisterait aussi à se mettre à l'écoute d'une *voix*, à laisser monter en soi une forme particulière d'*humeur* discursive: telle qu'on dirait qu'elle se cherche une cible?

Quelques-uns mettront en doute que Pierre Vadeboncœur soit un pamphlétaire mais personne ne niera sa qualité d'écrivain. Quant à moi, je crois reconnaître dans le dernier livre[1] du Prix David de littérature à la fois l'écrivain et le pamphlétaire. Cette conjonction n'est pas sans intérêt. Tandis que le gouvernement, des idées, une personne connue sont attaqués avec véhémence dans ce qui apparaît comme le feu et la passion de la sincérité et de la vérité, le discours littéraire ne cesse pourtant de signaler qu'il n'a pas partie liée entièrement avec le fait de parler franc ou d'avoir raison. Le *liseur* de pamphlets se rend compte que l'imminence fortement proférée de catastrophes sociales, politiques, religieuses, etc., se trouve à servir AUSSI la réussite immédiate d'une expression. Cette entreprise imprécatoire en faisant mine de s'attacher tout entière à son objet parle autant d'elle-même que de Robert Bourassa, de la gauche, du capitalisme américain, la *Bestia triomfante*. Et notre *liseur* se délecte à mesure de tant de bonheur de dire sur tant de malheur d'être.

On ne parlera donc pas d'un investissement du poétique par le politique mais plutôt d'une poétisation du politique, comme si le poétique était saisi, expérimenté, vécu même sur le mode du politique (entendons ici *mode* au sens quasi musical du terme).

Le Québec de Vadeboncœur, c'est le réduit breton d'Astérix, dernier îlot de résistance contre le mal suprême: le capitalisme et l'impérialisme nord-américains, nommés aussi «l'empire» (p. 55). La différence québécoise ainsi scénarisée se justifie non pas parce qu'elle est *autre*, mais parce qu'elle est *contre*. Et précisément, «le Québec n'est pas l'Amérique» (p. 55). Dans l'univers manichéen de ce néo-messianisme, les intérêts, les systèmes, les forces, le poids et l'inertie même des choses se transmuent en acteurs dotés d'intentions et de projets qui conspirent contre nous: il existe un vaste plan très conscient, très arrêté, mais nécessairement occulte, ayant pour objectif de nous liquider. Un sinistre Dr Mabuse se profile derrière des âmes damnées: Robert Bourassa et

consorts. Il ne vient pas à l'esprit de Vadeboncœur que les hommes sont plus indifférents que méchants. Mais ceci posé, tout tombe en place: capitalisme = anti-national, capitalisme = anti-ouvrier, donc ouvrier = national; les conflits culturels deviennent du racisme; le salut de l'individu s'accomplit dans celui du groupe, dépositaire des raisons supérieures. Cela s'est déjà appelé la recherche d'une Église. Et finalement, le combat du bien contre le mal — puisque c'est de cela qu'il s'agit — obéit à l'exigence propre du fatalisme tragique: c'est le tout ou rien: ou on triomphe ou on meurt; il n'y a pas place ici pour des demi-victoires ou des demi-échecs, en d'autres mots pour le progrès. Aussi bien, on ne demandera pas à la vision eschatologique d'y croire. En forçant un peu, Vadeboncœur, c'est l'anti-Brecht par excellence.

Mais avons-nous affaire ici uniquement à l'idéologie? Est-ce celle-ci ou plutôt le fonctionnement même du discours littéraire qui introduit du *récit* dans le dit politique, qui superpose à un programme d'action la fatalité, qui transforme la critique des systèmes, l'analyse des rapports de force, le dévoilement des causes, l'évaluation conjecturelle en la lutte mythique des adversaires de la fable? Le problème se pose comme ceci: comment dire littérairement Robert Bourassa, comment rendre l'insignifiance littérairement signifiante sinon en annonçant que la Fin du monde est proche: dans le tragique ainsi instauré, tout acquiert un sens, il n'y a pas de hors-sens sous le regard de Dieu. Paradoxalement, le pamphlétaire, pour dire qu'un homme n'est que poussière, doit lui octroyer ce don extravagant: un destin. De Bloy à Vadeboncœur en passant par Daudet, Bernanos (et même parfois Péguy), un certain langage mythique fait mine de parler de politique.

Voilà pourquoi une critique idéologique de Vadeboncœur s'avère délicate: comment articuler entre eux l'idéologique, le poétique, le fantasme, le désir, etc.? De ce point de vue, *Un génocide en douce* ne présente pas moins de difficultés que tout texte artistique et invite à la même circonspection, d'autant plus que l'extrême souplesse et plasticité de son langage donne lieu par endroit à d'excellentes descriptions phénoménologiques (tel le remarquable chapitre 4). Il me semble que c'est parfois le choix même d'un type de forme qui a une portée manifestement idéologique, compte tenu du moment et du contexte. Ce qu'un écrivain dit compte souvent moins que ce qu'il se met en situation de dire ou de taire. Voilà un discours qui pour s'ouvrir au mythe se ferme au monde, qui, ne signalant pas explicitement sa fiction à l'instar du roman, *déréalise* l'adversaire réel, le danger réel, les forces réelles, si bien qu'à mon tour, je me sens devenir intolérant et moralisateur, et que j'ai envie de dire au poétique qu'il n'est pas, lui non plus, un absolu, et qu'il peut bien aller un peu voir ailleurs si j'y suis.

Faudrait-il en effet, pour assurer l'existence du texte, faire semblant de nier l'Amérique? Ce *faire semblant* double trop bien des tendances visi-

bles dans la réalité hors-texte. Plusieurs de mon groupe ou peut-être de ma génération, tout en s'associant à une critique du capitalisme qui n'est pas, au plan théorique, obsessionnellement fixée sur les États-Unis, ont voulu croire que le projet d'indépendance a quelque chose à voir avec une idée de la liberté à l'œuvre dans l'histoire et les valeurs de l'Amérique. Mythe pour mythe, je le préfère à celui de la Bête de l'Apocalypse. Il ne s'agit pas d'oblitérer la dimension fabuleuse du discours littéraire; il s'agit de constater que sa réussite, dans l'exemple qui nous occupe, semble passer par la réitération mythique des pires tentations de la conscience québécoise. Et encore une fois, ce ne sont pas toutes les visions mythiques qui paraissent aptes à produire cet effet.

Il conviendrait, pour compléter ces éléments assez sommairement rassemblés, de reprendre le texte au niveau du signifiant. On observera une rhétorique extrêmement efficace marquée notamment par la fréquence du «nous», ou par les glissements, selon les besoins, du «nous» au «je» avec retour au «nous» (ou encore le mouvement «on» ... «me» ... «on»): le sujet collectif joue ici un rôle en rapport d'implication réciproque avec tout ce qui vient d'être dit. Les parcours discursifs exigeraient à eux seuls beaucoup d'attention, par exemple le trajet suivant: capitalisme → matérialisme vs nous → nation, soit matérialisme vs nation. Mais c'est peut-être dans la sélection et la distribution des termes que ce discours du pamphlet manifeste davantage sa vision crépusculaire du monde; un paradigme négatif extrêmement développé où voisinent l'Occident en voie de *se dissoudre,* les *sarcasmes démoniaques,* la *dépravation* de l'homme, les *drop-out,* les *instables,* les *anarchisants,* les *liseurs de romans policiers,* vient comme une mer grouillante assaillir *la parole et l'existence suprême* (d'un peuple)... Le ciel est livide. D'étranges lueurs paraissent à la surface des flots déchaînés. Le dragon de Godbout va surgir. Mais du haut de la Tour (serait-ce un phare?), un chant pur s'élève (en latin). Ce sont des voix d'enfants...

Quelle scène! Le livre de Vadeboncœur l'a convoquée du fond de ma mémoire. Prestiges de la littérature! Je croyais l'avoir oubliée.

Mais, littérature ou pas, il faut faire l'indépendance contre *cela* AUSSI.

André Belleau

1. P. Vadeboncoeur, *Un génocide en douce, écrits polémiques,* Montréal, L'Hexagone/Parti pris, 1976, 190 p.